

puisque je n'ai pas su me tirer d'embarras moi-même ; toutefois, je mets à votre service l'expérience que j'ai acquise des hommes et des choses. Et puis, n'ayant jamais rien su tenter d'utile pour moi, j'essayerai de faire mieux pour vous : il me semble que pour un autre, pour un ami, j'aurai plus de hardiesse.

— Je suis timide ; c'est un reproche qu'on m'adresse généralement : à mon âge c'est ridicule, c'est bête... Cela tient à ce que mon existence a toujours été difficile, malheureuse. Il y a dans ma timidité de la défiance et, je dois le dire aussi, beaucoup de fierté. Mais, voyez-vous, Maurice, une fois lancé, je me connais, je suis capable de toutes les audaces...

— Pour vous donc, je me mettrai en campagne et je vous trouverai des livres allemands et des romans anglais à traduire.

— Oh ! alors, s'écria Maurice, me voici tout à fait sauvé du naufrage ! Monsieur Sarrue, je n'oublierai...

— Appelez-moi votre ami.

— Eh bien ! mon ami Jacques, je n'oublierai jamais vos bonnes paroles.

— Connaissez-vous bien Paris ?

— A peine : je ne suis en France que depuis trois mois.

— Vous êtes Français, cependant ?

— Oui, et même Parisien.

— Où étiez vous avant de revenir en France ?

— En Amérique.

— Le nouveau continent est grand.

— J'ai été longtemps dans la Louisiane et en dernier lieu à Philadelphie.

— Comment avez-vous connu le marquis de Soubreuil ?...

— Oh ! d'un façon bien singulière ; c'est comme un chapitre de roman.

— Racontez-moi ça, si je ne suis pas indiscret.

— Nullement. Mais, à vous, qui êtes mon ami, je veux faire une confidence plus complète : si cela ne vous ennuie pas, je vais vous raconter mon histoire. Du moment que vous voulez bien vous intéresser à moi, il est nécessaire que vous sachiez qui je suis.

— Il me suffit de voir dans vos yeux que vous êtes honnête, répliqua Sarrue ; mais vous pouvez me raconter votre histoire : j'écouterai votre récit avec intérêt.

Après un moment de réflexion, Maurice parla en ces termes :

— Je suis né au village Levallois, aujourd'hui une petite ville qui touche à Paris, et qu'on nomme Levallois-Perret. La maison où je suis né appartenait à ma mère qui, sans être bien riche, possédait une aisance relative. Elle pouvait avoir, m'a-t-elle dit, avec sa maison, sept ou huit mille livres de rente.

— C'était une fortune, remarqua tout haut le poète.

— Mon père s'occupait d'affaires de Bourse, et sa conduite n'était pas des plus régulières, continua Maurice ; il fit si bien, ou plutôt si mal, qu'il perdit ou dissipa follement tout ce que possédait ma mère. Un jour, nous abandonnant elle et moi, il disparut de Paris, et nous n'avons plus jamais entendu parler de lui.

— Il est mort ?

— Je ne saurais l'affirmer, mais je le crois.

— J'avais alors six ans. La maison, les meubles, le linge, tout fut vendu à l'encan par autorité de justice, et ma mère quitta Levallois m'emmenant avec elle et s'en allant à la grâce de Dieu.

— Huit jours après, nous étions à Londres, où elle avait une amie d'enfance. Ma mère se trouvait dans une détresse profonde ; mais elle avait une grande dignité et était très fière ; elle n'aurait pas voulu, pour tout au monde, être à la charge de qui que ce soit ; aussi ne venait elle pas à Londres pour demander des secours à son amie qui était fort riche. Elle avait reçu une fort belle éducation : elle connaissait plusieurs langues : elle venait tout simplement trouver la riche Anglaise, afin que celle-ci, grâce à ses nombreuses relations, lui procurât le moyen d'utiliser ce qu'elle savait pour lui permettre de m'élever et de vivre en même temps.

— Répondant à la confiance de ma mère, la dame anglaise s'occupa de lui trouver une place convenable. Ce ne fut pas précisément facile, car j'étais un obstacle sérieux...—Nous prendrions

bien cette dame française, disait-on, mais nous ne voulons pas de son enfant. — Or, ma mère aurait préféré mourir de faim plutôt que de se séparer de moi. Enfin, il se trouva un riche Anglais, planteur à la Louisiane, lequel avait deux jeunes garçons et trois jeunes filles, qui voulut bien prendre ma mère comme institutrice de ses enfants et moi par-dessus le marché.

— Nous partîmes pour la Louisiane, cette magnifique colonie qui a longtemps appartenu à la France, dont les Anglais nous ont dépossédés, moins une partie qui nous restait au commencement de ce siècle, et que Napoléon I^{er} vendit pour quatre-vingts millions au gouvernement des Etats-Unis.

— C'est là, à la Nouvelle-Orléans, que j'ai eu le malheur de perdre ma mère il y a quatre ans.

Maurice s'interrompit et essuya furtivement deux larmes :

Sarrue lui serra silencieusement la main.

Maurice poursuivit :

— Ma mère m'avait instruit en même temps que les enfants de M. Graham, — c'est le nom du colon anglais, — dont elle me faisait partager les leçons avec l'autorisation du père.

— A seize ans, on m'avait placé chez un négociant de la ville pour apprendre le commerce. Il va sans dire que je gagnais peu. Pour certains individus, il est aussi difficile de réussir et de faire fortune en Amérique qu'en France. Ma mère morte, M. Graham ne m'abandonna pas complètement. Il me trouva une place plus avantageuse que celle que j'occupais, mais à Philadelphie. Voilà comment je devins habitant des Etats-Unis. J'ai pensé depuis, à tort peut-être, que le planteur anglais avait cherché et trouvé l'occasion de m'éloigner de sa famille.

— Mon cher Maurice, interrompit Jacques Sarrue, il est bon toujours, à votre âge, de croire au bien plutôt qu'au mal ; et je vous conseille de vous défier de tout sentiment qui vous porterait à douter des bonnes intentions d'autrui. Mon Dieu ! je sais bien qu'avec ce principe on s'expose souvent à être dupe ; mais croyez-moi, Maurice, il vaut mieux être trompé parfois que de devenir sceptique. Ceci dit en passant, continuez.

— Je ne me plus pas à Philadelphie, reprit le jeune homme. Si vagues que fussent mes souvenirs d'enfance, je me rappelais la France et Paris. Je ne pensais jamais que j'étais Français sans éprouver un tressaillement intérieur. Oui, Français, plus encore par le cœur et l'âme que par le sang ; je rêvais sans cesse à la chère patrie absente. La revoir devint bientôt mon idée fixe. Alors, malgré mes modiques appointements, je me mis à faire des économies, et je commençai à savoir ce que sont les privations.

— Est-ce que votre mère ne vous avait pas laissé quelque chose ? demanda Jacques Sarrue.

— Rien. Les Anglais — je parle ici de la classe moyenne, des bourgeois — sont loin d'être généreux comme on se plaît à le croire ; chez M. Graham, ma mère ne gagnait rien, j'ai oublié de vous le dire. Toute de sacrifice, ne pensant qu'à moi, à mon avenir, trop heureuse de m'avoir avec elle, mon excellente mère se trouvait suffisamment rémunérée par son entretien et le mien. Elle ne pensait pas mourir si tôt ; elle espérait que, devenu homme, à mon tour je travaillerais pour elle.

— Je reviens à mon récit : Un jour, je me trouvais à la tête de quinze cents francs. C'est assez, me dis-je. J'envoyé mon congé à mon patron, je fourrai mon léger bagage dans une caisse et je m'embarquai sur un paquebot anglais, qui devait toucher terre à La Rochelle.

— J'arrive en France, et le lendemain je suis à Paris, logé dans un hôtel où je ne dépense pas moins de douze francs par jour. Bien que je connusse la valeur de l'argent, je ne songeais pas que ma bourse était mince et facile à épuiser. J'allai revoir à Levallois notre maison, habitée par des étrangers, où je n'osai pas entrer. Je visitai les superbes monuments de Paris. Si vous saviez comme j'étais heureux de marcher sur le sol français, de me trouver au milieu de la capitale, d'admirer ses rues, ses églises, ses palais, et de saluer en passant les œuvres et les statues des grands hommes de la France !

— Cela dura quinze jours, pas plus. Un matin je comptai ma fortune. Il me restait trois cents

francs, juste de quoi continuer pendant quelques jours mon existence de Français revenu d'Amérique et grisé par les splendeurs de Paris. Alors je me mis à réfléchir sérieusement, et le résultat de mes réflexions fut qu'il fallait me loger plus modestement et me mettre en quête de me procurer des moyens d'existence. J'achetai un piètre mobilier d'occasion et j'emmenageai dans une pauvre petite chambre que je louai à Montmartre.

— Ainsi, dit le poète, vous demeurez à Montmartre ?

— Oui, rue Durantin.

— Eh bien, mon cher Maurice, nous sommes voisins, car je demeure aussi à Montmartre, rue Berthe.

— Ah ! voilà un véritable bonheur ; cette fois, le hasard est heureux.

— Oui, c'est mon avis, mais achevez votre histoire.

— Quand je fus installé chez moi, reprit le jeune homme au milieu de mon piteux mobilier, il restait dix-huit francs dans ma bourse. Je les regardai tristement en me disant : — La situation n'est pas gaie ; je ne connais personne à Paris, je cours grand risque de ne pas manger tous les jours — Toutefois, dès le lendemain, je pris mon courage à deux mains, comme on dit, et je me mis à la recherche d'un emploi quelconque. Je vis des gens polis, d'autres qui ne l'étaient guère, et les uns et les autres me répondaient sur des tons différents : — Nous n'avons besoin de personne, revenez plus tard, nous verrons. — Plus tard, comme si le malheureux qui cherche et demande du travail avait le temps d'attendre !... Ah ! que de déboires, que de déceptions je rencontrai ! Pour gagner du temps et prolonger mon agonie, je m'ingéniai à ne pas mourir, de faim, en dépensant, en moyenne, quarante centimes par jour.

— Je connais cela, fit le poète.

— Enfin, continua Maurice, ma bonne étoile me fit entrer un jour chez l'entrepreneur de copies et d'écritures dont je vous ai parlé. Il me fit écrire devant lui de l'anglaise, de la ronde, de la bâtarde, de la coulée, de la gothique, et me dit d'un air important : — Avec votre talent de calligraphe, combien comptez-vous gagner par jour ? Mais au moins ce qu'il faut à un homme pour vivre, trois ou quatre francs, — répondis-je. Il me rit au nez, et je vis le moment où il allait me jeter violemment à la porte. Cependant, il faut croire que ma figure lui plaisait, car, sur mes instances, il consentit à me confier un manuscrit que je devais copier en belle ronde. Je travaillai pendant trois jours, et en rapportant le manuscrit et la copie, je reçus deux francs. Comme je n'avais pas à choisir, je continuai à travailler à peu près à ce prix-là. Néanmoins, je pus me donner quelques douceurs : faire blanchir mon linge et augmenter mes dépenses quotidiennes de quelques centimes. Malheureusement, même pour ce déplorable métier, il y a des jours où le travail manque ; ce que j'avais prévu et redouté arriva. Les jours où je n'eus pas d'ouvrage, ayant le gousset à sec, je me couchai à jeun, la famine au ventre. J'étais dans un de ces mauvais jours, le soir où je me trouvai sur le chemin du marquis de Soubreuil.

IV

Après un moment de silence, Maurice continua :

— Je passais sur le boulevard Bonne-Nouvelle, venant je ne sais d'où, et je marchais droit devant moi, la tête baissée, les bras ballants, me demandant si je ne ferais pas bien d'en finir d'un seul coup avec toutes les misères de l'existence, lorsque je sentis qu'on me tirait par mon paletot. Je me retournai brusquement et me trouvai en face d'une pauvre femme couverte de haillons, hâve, décharnée, aux traits flétris, aux yeux étincelants, qui tenait dans ses bras amaigris un tout jeune enfant.

— Monsieur, me dit elle d'un ton navrant, je n'ai pas mangé depuis deux jours, et il y a long temps déjà que mes seins sont taris ; je ne demande rien pour moi, mais donnez-moi un sou afin que je puisse acheter du lait pour mon enfant.

— Je me sentis remué jusqu'au fond du cœur.

— L'enfant pleurait ; mais il était si chétif et si faible qu'on l'entendait à peine.

— J'oubliai à ce moment que j'étais moi-même une victime du malheur. Instinctivement, je plon-